

Chris CHAUVIN

**LA
RÉVÉLATION**

Chris Chauvin

La Révélation

© Chris Chauvin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9562-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

N. B. : une liste des personnages figure en fin d'ouvrage.

*Les blessures de l'âme sont,
comme les années de l'enfance,
les plus importantes de toutes.*

1.

Si je vous en parle, c'est justement parce que je me rends compte que personne ici n'est au courant de ce qui s'est passé. Rien n'a filtré depuis que j'ai quitté le pays, rien. À Moscou, c'est différent, bien entendu...

Moi-même, que ça a touché d'assez près, je ne prétends pas tout savoir dans le détail, mais je m'y suis intéressé, forcément. Et puis il y a tout ce qu'elle m'a révélé par la suite. Je me souviens de tout, oh oui, je m'en souviens, bon sang ! Comment pourrais-je l'oublier ? Ça tombait en plein pendant l'organisation de la coupe du monde, en 2018, et, de ce fait, la police était sur les dents, depuis déjà un petit moment. À cette époque-là, vous savez, la Russie restait encore tout ce qu'il y a de fréquentable ; elle faisait même de gros efforts pour avoir l'air absolument normal et afficher un beau sourire aux étrangers, malgré le corset qui lui comprimait les côtes. Quoi qu'il en soit, je me rappelle parfaitement que ça a commencé le 3 juin ; c'était un dimanche. Ce matin-là, depuis l'aube, Dostoïevski déchirait l'air de ses gémissements répétés. Il s'interrompait rarement pour se demander : « Qu'ai-je fait, grand Dieu, qu'ai-je fait pour mériter ça ? » Mais n'obtenant pas de réponse divine, il exécutait sans cesse de nouvelles séries de lamentations. Il vous aurait tiré des larmes, je vous jure, il aurait apitoyé n'importe quel bourreau, mais pas lui. Pas à ce moment-là en tout cas. Soudain, donc, il entendit notre homme, dans le bureau d'à côté, jeter bruyamment ses outils et proférer contre lui des jurons plus énormes et plus aigres encore que tous ceux qu'il lui avait débités jusque-là. Il faut vous imaginer que Vadim Arkadiévitch, puisque c'est de lui qu'il s'agit, avait alors les coudes appuyés sur son établi, les yeux fermés et les dents serrées. Il était en proie à une sorte de rage montante. Il finit par poser les mains sur son crâne, le frapper deux ou trois fois, puis il éclata : « Nom de Dieu de Bordel de merde !! Quand c'est qu'il va fermer sa putain de gueule, ce con-là ? »

Vadim Arkadiévitch se redressa si brutalement qu'il faillit renverser sa chaise en se tournant vers l'horloge ; celle-ci indiquait onze heures passées. « Bon, faut qu'on sort, putain de merde, faut qu'on sort, j'en peux plus ! À ce train-là, je vas me le fracasser avant ce soir, garanti ! » Et il attrapa nerveusement ses cigarettes L.D et son trousseau de clefs sur la desserte auprès de la porte.

Dostoïevski, le cou et la mâchoire endoloris, toujours occupé à tirer sur ses liens, vit s'ouvrir cette porte avec émotion – bien que celle-ci se refermât sans qu'il eût le loisir d'apercevoir sa malheureuse compagne, recluse elle aussi à l'intérieur. Blotti contre une grosse table en chêne, Dostoïevski leva brusquement les yeux et vit son geôlier foncer droit sur lui sans prononcer une seule parole. Il se sentit tiré sans ménagement vers l'autre porte, celle qui donnait sur l'extérieur. Clés... serrure... ligature... le cliquetis métallique des unes, l'étreinte pénible des autres, le tout orchestré par les coups de poignet saccadés de Vadim Arkadiévitch.

Dehors, le parcours était toujours le même, de sorte que Dostoïevski, la tête basse et le regard morne, finissait par en connaître jusqu'au plus ultime gravillon. Les seules variations à en attendre provenaient des effets de lumière et d'éventuels effluents malodorants, dont les ménages environnants consentaient parfois à faire profiter la communauté. Ce matin-là pourtant, et bien que l'horaire ne s'y prêtât guère, Dostoïevski crut déceler dans l'atmosphère une senteur agréable, comme une très légère ambiance de tilleul – c'était la première fois de la saison – un improbable tilleul, qui devait être situé quelque part hors de sa vue, par-delà les murs, et qui devait encore hésiter à se laisser fleurir pour de bon.

Au contraire de Dostoïevski, Vadim Arkadiévitch, lorsqu'il sortait, avait l'habitude de pointer son nez vers les hauteurs : il s'intéressait aux courbes des nuages ou, à défaut, comme ce matin-là où le ciel était uniformément bleu, à celles des passantes, qui, la température aidant, s'habillaient de moins en moins chaudement. Lui ne remarqua pas le tilleul ; d'ailleurs, comment l'aurait-il pu, tandis qu'il mettait le feu à son tabac sitôt sa porte franchie ?

Arrivé au pied de mon immeuble, Dostoïevski s'arrêta net, fit mine de considérer la granulosité du matériau, examina le pied du mur et – tel qu'on pouvait s'y attendre – repéra tout de suite les deux marques fraîches laissées au coin du grand bâtiment par ses compagnons ; son cœur battit plus fort ; voilà précisément ce qu'il redoutait. Néanmoins, sa décision fut vite prise : un coup

d'œil à Vadim Arkadiévitch, celui-ci ne le regardait pas, alors aussitôt il leva la cuisse autant qu'il put et – c'était le signal convenu – lança ce qu'il devait lancer contre la muraille, d'un joli jet parabolique.

Vadim Arkadiévitch ne remarqua rien et ne s'en soucia d'ailleurs pas plus que du tilleul, trop occupé qu'il était à scruter le balcon du premier étage. Tenant son prisonnier d'une main, il s'alluma une deuxième L.D de l'autre ; il comptait sur l'écran de fumée de sa cigarette pour l'aider à épier discrètement ma voisine du dessus, Mme Komarova, dont l'ampleur de la poitrine ne le laissait pas totalement indifférent. (D'ailleurs, depuis sa séparation d'avec Svetlana Dmitrievna, aucune femme d'âge compatible ne laissait Vadim Arkadiévitch totalement indifférent ; pas même ma voisine de palier d'alors, l'aveugle qui avait son cabinet de kinésithérapie au rez-de-chaussée, Mlle Kovalevskaïa. Elle n'était certes pas une beauté de magazine mais, en vertu de son handicap, elle s'avérait pour lui bien plus facile à observer que les autres.)

Quant à l'infortunée compagne de geôle de Dostoïevski – celle qui, malgré son état, devait demeurer prostrée dans le bureau de Vadim Arkadiévitch –, elle entendait profiter de l'occasion pour tenter une nouvelle fois de s'échapper, bien que se trouvant un peu à cours d'idée ; elle s'approcha, faute de mieux, des issues bien closes et poussa, dans le registre soprano, plusieurs cris très sonores, dans l'espoir, certainement, d'attirer d'hypothétiques camarades du dehors. En vain, bien sûr. (Je précise que Vadim Arkadiévitch n'était sans doute pas infailible, mais on pouvait tout de même lui faire confiance pour déjouer des plans d'évasion aussi sommaires.)

Toutefois, ses relations avec Vadim Arkadiévitch n'étaient probablement pas celles auxquelles vous pourriez vous attendre *a priori*. En effet, elle avait passé la matinée à claquer des dents, à tourner vers lui sa belle tête frisée, à dévorer des yeux cet homme, qu'on pouvait dire mince mais athlétique. La vérité, c'était qu'au fond d'elle-même, elle sentait palpiter un sentiment, un sentiment puissant – le plus puissant de tous, peut-être –, un sentiment ou une envie, plutôt, qui n'aurait demandé qu'à s'enflammer : elle aurait voulu pouvoir fusionner avec Vadim Arkadiévitch, n'être plus qu'un prolongement de lui-même ; elle aurait voulu qu'il respirât et sentît, au travers d'elle, l'odeur des roses qu'il ne lui offrait pas et ne lui offrirait certainement jamais. Mais bien entendu, lui ne montrait rien, jamais. Absolument rien. Pas un regard, pas un geste, pas un mot tendre vis-à-vis d'elle, rien. Elle se désolait à constater qu'il ne semblait vivre et

respirer que pour sa musique, ses outils et ses planches, ses stupides planches... Le matin même, alors que, par la force des choses, ils se trouvaient enfermés ensemble, dans la même pièce, près, tout près, tellement près l'un de l'autre – et bien que de son côté elle fût grande, élégante, sportive et assez entreprenante –, elle avait bien remarqué que Vadim Arkadiévitch paraissait s'agacer constamment de sa présence, de ses prévenances et de tout le reste : sans relâche, comme si elle n'avait été pour lui rien d'autre qu'une vulgaire mouche à viande, il ne faisait qu'ajuster des fils et caresser ses planches, ces maudites planches... Elle l'avait bien observé ; la chose était très claire, il ne faisait strictement que ça. Partant, elle se demandait si l'on pouvait ainsi baser toute une vie sur d'aussi futiles occupations ? N'y avait-il aucun espace pour elle et lui, ensemble, simplement ensemble et heureux de l'être ?

* * * * *

Du haut de ses quinze centimètres, Dostoïevski dut déployer à la fois force et souplesse pour concurrencer ses compagnons Robkiy et Smeshnoy – respectivement lévrier barzoï et croisé dogue allemand –, bien connus dans le quartier pour être d'éminents pisseurs. Aussi urina-t-il abondamment, de manière à bien couvrir tout le coin du mur d'une bannière à son odeur.

*Certains ne comprendront jamais
qu'il n'y a pas que le prix dans la vie,
quand d'autres s'étonneront toujours
que l'âme puisse en avoir un.*

2.

La veille, samedi 2 juin 2018, à la carrosserie Iouganov.

« Ne faites pas trop attention à son langage, prévint Iouganov en conduisant son client vers l'atelier, parce qu'il est un peu... comment dire... rustre, parfois.

— Ça m'est égal, s'il est bon...

— Oh ! pour ça, vous pouvez être tranquille, Monsieur Verchinine, vous n'en trouverez pas de meilleur à Moscou.

— C'est ce qu'on m'a dit et je ne demande qu'à vous croire ; j'espère simplement qu'il sera assez rapide parce que...

— Il le sera, Monsieur Verchinine, comme je vous l'ai dit, il va rechigner, il va rouspéter, il va vous prétexter des tas de choses, mais en définitive, ça sera prêt : n'ayez aucun doute là-dessus.

— Hm ! J'aimerais en être aussi sûr... »

L'atelier vibrait derrière son rideau à lanières ; toute l'arrière-cour résonnait de la friction d'un disque contre du métal et d'une musique cubaine diffusée à pleine puissance ; on se serait cru aux heures du communisme triomphant et de Che Guevara. Iouganov s'approcha de la porte coulissante du hangar, ouverte sur la moitié de sa largeur en raison de la chaleur et écarta deux bandes de PVC, qui avaient un jour dû être transparentes. Par l'entrebâillement, le sieur Verchinine ne distinguait qu'un tronçon de la splendide épave – une Ford de 1969 – au chevet de laquelle s'affairait bruyamment un carrossier aux cheveux longs, qui transpirait beaucoup. Au petit cri que poussa Iouganov par-dessus ce vacarme,

l'homme eut un mouvement de chevelure et aperçut son patron.

« Ah ! Tu as commencé la Capri... N'y passe pas trop de temps : j'aurai autre chose à te faire faire. Et dis-moi, Alik, où est Vadia ? »

Oleg Mikhaïlovitch, derrière son masque sale qui ne devait plus filtrer grand-chose, le transperça d'un œil mauvais et allongea le menton vers le fond de l'atelier sans prendre la peine d'arrêter sa machine, ni d'interrompre ses gestes.

Iouganov resta sagement posté sous le rideau qu'il soulevait d'une main, afin d'éviter d'aspirer trop de poussière, et hurla « Vadia ! » avec sa grosse voix de sanglier. Au bout de quelques secondes, un « Ouais... » traînard eut du mal à passer par-dessus le bruyant nuage de particules soulevé par l'homme aux cheveux longs. L'ouvrier semblait avoir du mal à se relever à cause de quelque courbature ou mauvaise position prolongée. Des lunettes de ski apparurent juste au-dessus du capot d'une Jaguar vert bouteille sise au fond du hangar, puis deux auréoles humides sous des bras fins mais noueux.

« Vadia ! Peux-tu venir ici deux minutes, s'il te plaît. J'ai un client avec moi. Il faudrait que tu viennes voir sa voiture. »

Pas de réponse ; la mince silhouette se redressait doucement.

« C'est urgent ! » insista Iouganov.

Le client fut quelque peu décontenancé en voyant se présenter nonchalamment une espèce de snowboarder lunaire armé d'un tire-clou, dont il jouait de la masse à inertie pour se décontracter, comme d'un fusil à pompe : il avait plus l'allure d'un braqueur de banque amateur que d'un carrossier-peintre. Vadim Arkadiévitch posa son tire-clou, comme à regret, mais resta à l'intérieur de l'atelier. Il releva simplement ses lunettes qui lui laissaient de grandes marques rouges sur le visage ; l'air du dehors lui renvoya la fumée de son éternelle L.D qu'il avait fichée aux lèvres et qui lui faisait plisser les yeux.

« Bonjour, dit le client, assez fort pour couvrir la musique mais d'un ton qui se voulait engageant, de l'autre côté du rideau à lanières.

— Vadia, je te présente Monsieur Verchinine, et il fau...

— 'chanté » le coupa Vadim Arkadiévitch, en écartant sa cigarette. Il arborait une mine si peu en phase avec le vocable utilisé, qu'elle aurait aussi bien pu